

Françoise Cohen

Presque Roberto

L'homme avec lequel je viens de passer l'après-midi n'a pas de nom. Tout le monde a un nom, me direz-vous. Oui, mais lui, a oublié le sien.

Comment ça, oublié ? Oui, oublié, effacé, envolé... Cet homme a perdu la mémoire dans des circonstances qu'il est incapable de reconstituer. Voilà, vous savez tout ; en tout cas, vous en savez autant que lui. C'est-à-dire, pas grand-chose.

Je l'ai rencontré tout à l'heure, assis sur un banc du square devant lequel je passe tous les jours, avenue de l'Observatoire. Comment l'ai-je remarqué parmi les passants, les enfants qui jouaient, les mères attentives ou rivées à leur téléphone ? Il avait quelque chose de remarquable, une légèreté toute particulière comme si un nuage s'était abaissé pour le déposer sur ce banc.

Ah, parce qu'il voyageait sur un nuage, votre individu remarquable ? C'est du moins l'impression qu'il donnait. Un homme sans poids, assis là, simplement, avec un air de pureté enfantine, un demi-sourire aux lèvres, présent à ce banc, à cet instant. On aurait dit le premier homme du monde, dans toute son innocence. Adam ? Oui, si vous voulez, Adam. Avec modestie, il s'était poussé sur un coin du banc, occupant peu de place et produisant un sujet décentré pour qui aurait voulu le prendre en photo. J'ai toujours un petit appareil dans mon sac, au cas où je dénicherai quelque merveille. Et là, j'en avais une de merveille. Mais sortir l'appareil aurait été déplacé.

Alors, je me suis approchée. Comme il était installé à un bout, j'ai pu m'asseoir sans difficulté au bout opposé. J'ai pensé que si le banc avait été une barque, je venais de rétablir l'équilibre et qu'il ne risquait plus de chavirer. À ce moment-là, un ballon ayant roulé jusqu'à mes pieds, suivi d'un petit garçon venu le récupérer, l'inconnu s'est penché en avant en même temps que moi et nous avons échangé un sourire de politesse, ou plutôt, de sympathie. Ensuite, la conversation s'est engagée naturellement entre nous. Tant que nous avons parlé du temps agréable pour la saison, des arbres et des fleurs qui nous environnaient, l'homme s'est montré à l'aise et courtois. Mais dès que j'ai abordé un domaine plus personnel, il a eu l'air gêné, vraiment gêné, au point de se mettre à bégayer ou à carrément ne plus répondre à des questions toutes bêtes comme : « Vous habitez dans le quartier ? »

Le silence est devenu embarrassant. Si tu étais moins indiscreète, aussi... J'étais de plus en plus intriguée et devinais que je n'avais pas affaire à un idiot, incapable de répondre à une question simple, mais à quelqu'un de perdu, pour une raison encore inconnue, dans l'espace et peut-être même dans le temps. La légèreté, l'innocence, rien de tout cela ne le définissait plus. La peur est apparue dans ses yeux, sur son visage ; ses sourcils se sont froncés et je me suis retrouvée à essayer de reconforter un voisin de banc inconnu, en proie à une mystérieuse angoisse. Une situation peu courante, me direz-vous. Mais croyez-moi, ça s'est vraiment passé comme ça.

Petit à petit, j'ai gagné sa confiance. C'est là qu'il m'a avoué la cause de ses bizarreries et de ses silences. Il ne savait pas du tout comment il s'était retrouvé sur ce banc. Il ne se souvenait plus de son nom et ignorait tout ... de lui. En fait, une nouvelle vie avait commencé pour lui, ici, il y a quelques heures. C'était un homme tout neuf, vierge de toute expérience. J'en suis restée bouche bée. En fouillant les poches de son pardessus, il n'avait trouvé que des clés de voiture, une Peugeot, et un billet de 50 euros. Mais

aucun document d'identité, ni carte de crédit qui aurait pu le mettre sur une piste.

– Pensez-vous être marié ? Lui ai-je demandé.

Il agita devant moi son annulaire orné d'une alliance en or.

– Il semblerait que oui.

– J'ai une idée, retirez-la.

C'est ce qu'il fit avec difficulté. Elle devait être à son doigt depuis longtemps.

À l'intérieur de l'anneau était gravée une date : 25 avril 2004 et deux initiales en lettres anglaises : A et R.

– Ça vous dit quelque chose ?

Il tournait l'alliance dans tous les sens, comme si elle pouvait lui dévoiler d'autres secrets. Son visage s'assombrissait, son expression devenait de plus en plus désespérée.

Depuis un moment j'avais décidé de l'aider. Ne me demandez pas pourquoi, je ne le sais pas. Mais je sentais que cet individu méritait qu'on s'occupe de lui et je semblais être la personne toute désignée par le destin.

– Voici ce que l'on peut dire d'après les éléments inscrits sur votre alliance : vous êtes mariés depuis presque dix ans (c'est l'anniversaire de votre mariage dans une semaine) avec une personne dont le prénom commence par A : Alice, Agnès, Adèle, Angèle, Adrienne... Votre propre nom commence par R : Rolland, Raymond, Roméo, Robert, Roger...

– Comment en êtes-vous si sûre ? Je pourrais m'appeler Antoine, Armand ou Amédée, tandis que elle... il hésita : Rose ou Rosalie ?

– Avouez qu'il y a très peu de noms féminins en R, et tous extrêmement démodés. De plus, la galanterie commande de mettre le prénom de la femme en premier, je pense. Est-ce que l'un d'eux ne vous paraît pas familier ?

Il prit un air penaud en répétant : Rolland, Raymond, Roméo, Robert, Roger... Non...

– Vous voulez dire que ce n'est aucun d'eux ou que vous ne savez pas ?

– Je n'en sais absolument rien...

À ce moment-là, Rolland-Raymond-Roméo (et j'en passe) toucha l'arrière de sa tête en émettant un *aïe* sonore.

– Vous avez mal ?

– Oui, c'est terrible, j'ai une énorme bosse, là, et ma nuque me fait souffrir depuis tout à l'heure.

– Tout s'explique !

– Comment ça ?

– Mais oui, c'est évident. Vous avez eu un accident, peut-être de voiture (au volant de votre Peugeot), peut-être d'autre chose, le choc a été si violent que vous êtes devenu amnésique, déclarai-je doctement. J'ai déjà entendu raconter des histoires de ce genre.

Il hocha la tête :

– Amnésique...

– Il faut aller d'urgence à l'hôpital pour vous faire soigner.

Il se mit à rire et répondit :

– À vos ordres, capitaine !

– Pardon, je suis un peu directive de nature (c'est le moins qu'on puisse dire) et, en plus, je crois que je suis en train de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

– C'est en effet ce que vous faites depuis le début, mais que quelqu'un s'intéresse à moi, dans l'état où je suis... totalement déboussolé... m'apparaît comme une chance inespérée...

À ce moment-là seulement, j'ai remarqué son léger accent chantant, latin, sans doute.

– Parla italiano, habla español, fala português ?

Il ouvrit démesurément les yeux, hésita un instant puis se lança dans une longue tirade

dans ce qui semblait être de l'italien, langue que je ne parle pas, hormis pour nommer quelques plats délicieux, mais que, de toute évidence, il maîtrisait, lui, très bien.

– Formidable ! dis-je, en battant des mains. Voilà un nouvel élément de votre identité.

Il avait un air songeur. Il semblait soudain ailleurs, très loin.

– Que vous arrive-t-il ?

– J'essaie de me remémorer quelque chose, je fouille, je triture ma cervelle... Ma femme, l'Italie... c'est peine perdue, je n'y arriverai pas. Quelque chose ne fonctionne plus. Le film de mon histoire se déroule sur une pellicule voilée. Tout est noir. Je ne peux rien distinguer. Ou bien, c'est un puzzle immense dont toutes les pièces ont été perdues, sauf une, ou deux. C'est trop peu pour le reconstituer. Et la comparaison s'arrête là, car il ne s'agit pas d'un jeu, mais de ma vie, qui est bien réelle, vous vous en rendez compte, je suppose.

Le mot « jeu » m'a fait subitement réfléchir à mon rôle dans cette aventure. Est-ce que je n'étais pas en train de jouer, de m'amuser avec le malheur d'autrui ? Ma curiosité habituelle, que je ne considère pas comme un vilain défaut mais comme une déformation professionnelle, puisque je suis chercheuse, a été piquée par le côté insolite de la situation. D'ailleurs, j'ai négligé de passer au laboratoire et devrai inventer une excuse demain, mais je ne regrette rien. Je suis en train d'essayer de relever un défi de taille : aider au plus vite cet homme à redécouvrir son identité. Et en fin de compte, quelles que soient mes motivations profondes, est-ce que l'essentiel n'est pas de me rendre utile ? Une fois ma conscience apaisée, j'ai répondu sereinement :

– Oui, bien sûr, qu'allez-vous imaginer !

Et je me suis dit, à ce moment-là : « l'homme avec lequel je viens de passer l'après-midi n'a pas de nom. » La boucle est bouclée.

À cet instant précis, un promeneur passe devant notre banc. Il s'arrête, regarde fixement mon voisin, s'approche un peu comme pour l'examiner plus en détail, et s'écrie :

– Roberto !

L'homme ainsi interpellé sursaute et reste interdit. Ce qui ne décourage pas le passant, il insiste :

– Roberto, tu ne me reconnais pas ? C'est moi, Philippe ! L'université de droit, « Assas » ! Tu me remets ?... Non ? C'est vrai, ça fait au moins quinze ans et j'ai un peu grossi, mais pas tant que ça... Et toi, alors, tu es le même !

Face à cette profusion de paroles qu'on lui jette à la figure, mon voisin de banc se recroqueville chaque fois davantage. On dirait même qu'il rétrécit à vue d'œil. De mon côté, je décide de profiter de l'aubaine et de demander de l'aide au nouveau venu. Après l'avoir mis au courant de la situation, il accepte de coopérer.

– Dommage que je ne sache rien de ta vie actuelle... Comme je te le disais, Roberto, la dernière fois que je t'ai vu, on était tous les deux étudiants à la fac. Au fait, est-ce que tu as revu Angela ? Que je suis bête, tu ne peux pas me répondre. Vous étiez si amoureux l'un de l'autre.

Le nouveau venu fait les questions et les réponses. C'est pratique. Mais j'y pense, Angela, la voilà peut-être, sa femme ! R et A, Roberto et Angela, ça colle !

– Roberto comment ? Je demande pleine d'espoir à ce Philippe tombé des nues.

Il réfléchit un instant, puis dit :

– Roberto... Beni, non... Roberto... Beno... pas tout à fait.

On dirait qu'il lui fait essayer les patronymes les uns après les autres, pour voir s'ils lui vont bien. On approche, on brûle, Roberto Beno, ce n'est pas tout à fait lui... c'est presque lui.

– Benedetto ! Roberto Benedetto !

Je regarde l'intéressé et lui déclare, les yeux brillants de joie :

– Alors, est-ce qu’il n’est pas en train d’avancer, le puzzle ?

Malheureusement, le présumé Roberto Benedetto ne partage pas mon enthousiasme. De qui parle-t-on ? De lui ? De quelqu’un qui lui ressemble ou qui est presque lui ? Il se sent incapable de confirmer quoi que ce soit. Et, en fin de compte, cette avalanche d’informations est plus anxiogène que ne l’était le néant antérieur d’où nous voulons absolument le tirer. Depuis que Philippe est apparu, j’ai guetté une lueur dans ses yeux. Je n’en vois aucune. Je l’interroge :

– Aucune résonance ? La fac de droit, Angela ?

– Non. Dis-moi, Philippe, quel est mon métier ?

– Avocat ou magistrat, je ne sais pas pour quel diplôme tu as opté finalement. On s’est perdus de vue quand j’ai déménagé à Montpellier. Tu pourrais aussi être professeur de droit. Ça t’irait bien d’ailleurs.

– À moins que j’aie changé d’orientation.

– Ça m’étonnerait. Tu étais passionné et brillant, pourquoi aurais-tu changé de voie ?

– Sait-on jamais...

Les yeux vides de mon sujet d’étude m’incitent à penser que le problème est plus complexe qu’il n’y paraît, d’un autre ordre qu’un puzzle à reconstituer. Car même si on finissait par disposer de toutes les pièces, tant que l’homme sans identité n’était pas capable de les reconnaître une à une, de les valider, puis de se les réapproprier, on n’aurait pas vraiment progressé.

Une voix monocorde me tire de mes pensées. Elle récite :

« Article 9 : Chacun a droit au respect de sa vie privée. »

C’est notre homme dont le visage inexpressif s’apparente à celui d’un robot (ou d’un somnambule, au choix).

– Ça alors, tu n’as pas oublié le Code civil ! s’écrie Philippe.

Le présumé Roberto continue sans lui prêter attention :

« Article 112 : Lorsqu’une personne a cessé de paraître au lieu de son domicile ou de sa résidence sans que l’on ait eu de nouvelles, le juge des tutelles peut, à la demande des parties intéressées ou du ministère public, constater qu’il y a présomption d’absence. »

Présumé absent, présumé Roberto, présumé amnésique... que trouver dans cet esprit traumatisé, à part le Code civil ? Quelque chose en lui est en sommeil, dans un état presque comateux. Est-ce que les dommages causés par l’accident sont réversibles ? Seul un spécialiste pourrait le dire. Comme s’il avait entendu mes pensées, Philippe dit :

– Qu’est-ce que tu attends pour consulter un médecin ?

Moi, qui aime bien mettre mon grain de sel (vous avez dû le remarquer), je suggère d’aller d’abord au commissariat :

– Maintenant qu’on a un nom complet à donner, on va pouvoir vérifier si sa famille le recherche.

– Quelle famille ? demande le présumé Roberto Benedetto.

– La tienne, pardi ! réplique Philippe. Ta femme, ton père et ta mère s’ils sont en vie, tes gosses, si tu en as...

– Mais je n’ai pas du tout envie de rencontrer des inconnus qui se jetteront sur moi en prétendant être ma femme, mon père, ma mère, etc. De voir des gosses s’écrier : « Papa ! », les larmes aux yeux. Tant que je n’ai pas recouvré la mémoire, non, je ne veux pas les voir.

Je risque un :

– Peut-être que, justement, en les voyant, vous vous souviendrez d’eux...

Notre homme ne répond pas, ne répond plus. Il s’enfonce même dans le mutisme. Puis, contre toute attente, il se prend la tête dans les mains et commence à psalmodier dans

une langue inconnue. Le haut de son corps oscille. Va-t-il perdre l'équilibre ?

En chuchotant, je demande à Philippe :

– Vous savez ce qu'il est en train de faire ?

Il me répond sur le même mode :

– Il prie.

Il continue à se balancer.

Philippe ajoute tout bas :

– Peut-être se souvient-il qu'il est juif.

Le présumé Roberto arrête soudain son mouvement de balancier et s'exclame :

– Mais qu'est-ce qui me prend ?

Il est maintenant face à nous, plus désespéré que jamais. Un homme dépouillé de son histoire et du récit qu'il pourrait en faire, mais dont le corps a retenu quelques mouvements rituels. « *Fais les gestes de la foi...* »

Philippe qui consulte sa montre pour la troisième fois, annonce en me regardant :

– Je suis désolé, je dois partir, on m'attend. Prenez ma carte de visite avec mon numéro de téléphone, en cas de besoin. Roberto, j'espère qu'on se reverra. Vous allez vous débrouiller ?

– Oui, oui, et merci pour votre aide.

Nous voilà de nouveau assis, côte à côte sur le banc, l'homme sans nom et moi. Ses traits se sont détendus. Pendant tout le temps où Philippe était là, il était complètement crispé, je m'en rends compte maintenant. Incapable de le reconnaître, de se reconnaître comme son ancien copain de fac, sa position était très inconfortable. De mon côté, je suis passée aujourd'hui du statut de chercheuse en biologie à celui de détective privée et de soutien psychologique pour amnésique. Oui, je vous l'accorde, dans la catégorie « amateur », mais je ne me débrouille pas si mal, non ?

Le présumé Roberto Benedetto, un demi-sourire aux lèvres, a retrouvé son air de pureté enfantine. Le premier homme du monde, dans toute son innocence est sur un banc, et même, un petit peu au-dessus, comme s'il était retourné à son nuage originel.

Une question me taraude depuis quelques heures :

– Que voulaient dire les phrases en italien que vous avez prononcées tout à l'heure ?

Il se remet à déclamer ce qui ressemble à un poème :

*Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso.
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura
Però non mi destar, deh' – parla basso!*

Ce sont des vers de Michel-Ange qui me sont venus en premier à l'esprit, je ne sais pourquoi.

– Oui mais qu'est-ce que ça signifie ?

Il est question d'une statue de pierre qui préfère son sort à celui des humains, elle ne ressent rien, est comme endormie et demande que surtout on ne la réveille pas.

– Comme c'est étrange... Et vous, ne voulez-vous pas vous réveiller ?

– Quelle question ! Bien sûr que oui ! Je vis un véritable cauchemar et je n'ai plus que des « souvenirs automatiques »... Cela me revient : Michel-Ange fait parler la statue de la Nuit, une allégorie qu'il a sculptée pour orner le tombeau de Julien de Médicis. Il la représente comme une belle femme nue, allongée, plongée dans un profond sommeil qui l'éloigne des réalités.

– En tout cas, votre « mémoire inconsciente » semble bien réveillée ! On dirait que l'art vous intéressait, vous intéresse encore.

– Oui, on dirait... Je me raccroche à cet être de marbre qui prononce des paroles

amères. Je crois que je suis moins vivant qu'elle.

– Ne dites pas ça !

– Comprenez-moi : j'ai l'impression que les pierres sont animées. Elles nous apprendraient tant de choses si nous savions les écouter.

Des pierres animées, ça me fait rêver. Je me souviens du poème de Lamartine appris à l'école : « *Objets inanimés avez-vous donc une âme...* » Il continue :

– Les pierres ont accumulé, engrangé l'énergie et la mémoire des peuples. C'est elles qui gardent éternellement les traces de toutes les civilisations, vous vous rendez compte ?

– Oui, c'est vrai.

– Existe-t-il une seule pierre qui ait gardé trace de ma vie ?

Mon voisin de banc s'est tu ; il semble bouleversé. Je comprends que la métaphysique ne lui est pour l'instant d'aucun secours. Le silence s'installe, de plus en plus pesant. Jusqu'à ce qu'un petit oiseau sautillant se mette à produire des gazouillis intermittents, sans rythme (s'intéresser à la rythmique des chants d'oiseau, ce sera pour une autre fois). La qualité de l'air se modifie, il devient plus léger. Alors, je réfléchis pour essayer de trouver quelque autre moyen de le reconforter.

– Peut-être que vous n'êtes pas avocat, ni magistrat, ni professeur de droit, mais artiste ? Poète ou sculpteur ?

– Sculpteur... ça me plairait bien de retrouver la forme enfouie dans le bloc de pierre et de la dégager de l'informe.

Je tente le tout pour le tout :

– Il nous faut du concret ou vous allez vous enfoncer dans le doute et le désespoir. Bougeons d'ici. Alors, au choix, le commissariat ou l'hôpital ? C'est vous qui décidez.

Le présumé Roberto répond :

– Je préférerais aller d'abord à la synagogue.

Rien ne me surprend plus. C'est donc de là que viendra le réconfort ?

Comme l'empreinte des âges de l'humanité dans la pierre, au plus profond de son corps ou de son esprit, est restée gravée l'empreinte d'un Dieu.

– Savez-vous si vous étiez un homme religieux avant votre accident ?

Il hausse les épaules.

– Aucune idée, je suis seulement mon intuition, mais si ça vous dérange...

– Pas du tout, bien que je ne sois jamais entrée dans une synagogue. Y en a-t-il une dans le coin ?

– 9, rue Vauquelin, répond-il sans hésiter.

– Rue Vauquelin, vraiment ? On dirait que vous êtes un habitué des lieux. C'est de quel côté ?

Pendant qu'il réfléchit, une question s'impose à moi : que reste-t-il quand on a tout oublié, jusqu'à son nom et sa famille ? Quelques articles du Code civil, un poème de Michel-Ange, l'histoire d'une sculpture, une ou deux prières, et l'adresse d'une synagogue... Un inventaire à la Prévert, en somme.

L'homme sans nom retrouve le sourire pour dire :

– Par ici, venez. Mes pieds nous guideront.

Françoise Cohen a passé douze années en Argentine, où elle a publié trois ouvrages en espagnol, dont un recueil de nouvelles. Depuis son retour à Paris, plusieurs nouvelles ont paru dans les revues *Brèves* et *Rue Saint Ambroise*, à laquelle elle collabore, et dans le recueil *Ana-Chroniques de la nuit et du jour* (L'Harmattan, 2016). A aussi publié une biographie de l'artiste Emilio Trad (éditions Snoeck).